

Transfert Psychotique et trans-inscription

Ginette MICHAUD

Université Paris VII

Je vais vous raconter une histoire, une histoire d'amour de transfert.

Cette histoire d'amour m'a conduite dans les labyrinthes de la psychose où je suis restée longtemps à retrouver un fil d'Ariane, comme dans tous les labyrinthes.

Il s'agit d'une femme, schizophrène paranoïde, sa maladie évoluant depuis vingt ans avec des passages à l'acte gravissimes et des hospitalisations de longue durée, que j'ai eu en cure analytique il y a quinze ans. Je ne vous en dirais rien d'autre.

A un moment de son évolution, elle présentait un délire paranoïde angoissant, qui se développait pendant des crises d'agitation pouvant durer des heures. Pendant ces crises, il y avait risque de violence, contre elle ou moi, et je la maintenais, tout en verbalisant ce qui se passait, et, à l'écoute de tout signe venant d'elle, je traduisais les représentations menaçantes qui l'envahissaient : "Le serpent, il arrive... Ça va éclater... Non... Non... etc." Au bout de quelques mois, elle put verbaliser ce délire auquel je n'ai rien compris pendant plusieurs années. (Ce n'était qu'un de ses thèmes délirants parmi de nombreux autres).

Je ne peux rien dire du travail que nous avons fait pendant ces années : travail intense, épuisant, comme tout travail avec les schizophrènes graves. Grâce à diverses techniques dont je ne vous parlerai pas, car elles la désignent trop, nous en sommes arrivées à ce qu'elle puisse exprimer complètement ce délire, dont voici la substance : "Un serpent portant la mort hantait les mers et se déplaçait entre le pôle Sud et le pôle Nord. Lorsqu'il se déplacerait de telle façon que le pôle Sud soit en communication avec le pôle Nord, la terre exploserait." Rien donc que de très banal apparemment, comme thème délirant !

Quelque temps avant l'exposé complet du délire, cette femme m'avait donné des éléments quant à son la vie de son père : chercheur, autodidacte, travaillant dans l'équipe du savant "X" (son nom est un prénom). Puis du temps est passé entre délire, expression du délire, autres délires, hallucinations... à foison...

Alors, je fis un rêve particulier, où un élément revint que je sais reconnaître comme touchant à une expérience archaïque de ma vie. (Il m'a fallu plusieurs années d'analyse pour y avoir accès.) Lorsqu'en rêve sont ramenés les signifiants de cette expérience, ils entrent en association avec ce que peuvent me décrire certains patients psychotiques dans leur vécu de dissociation, d'étrangeté.

Ce rêve-là était connoté de ces signifiants : Il s'agissait de la castration de "X", prénom de cet ami qui avait le même nom que le savant patron du père de ma patiente. Le père de ma patiente dépendait de l'avis de ce savant pour passer d'un statut social non reconnu à un statut officiel (il s'agissait d'une "nomination"). Elle viendrait sanctionner la réussite d'une expérience menée par eux et qu'il m'a été donné de connaître à partir d'une intervention dans la cure ayant eu un effet que j'ai appelé ensuite : trans-inscription. Mais ceci bien après les faits que je vais vous raconter !)

Donc, dans mon rêve, "X" se faisait opérer, transformer en femme, il en était ravi, mais un peu gêné; il se demandait comment l'annoncer à nos collègues. Et puis, il se plaignait du chirurgien qui lui avait cousu le vagin sans lui laisser " le fantasme d'un enfant péritonéal. " Ce rêve m'a fait beaucoup travailler en bonne névrosée que j'étais. Mais il m'a également avertie, par un signifiant "clignotant" particulier, qu'il touchait là quelque chose à mobiliser pour ma patiente.

J'aurais pu ne rien faire, c'est à dire ne rien dire! Elle aurait pu ne pas m'en donner l'occasion! Or, elle me reparla de "X". Consciente du déplacement et de l'identification, pour elle assez claire, entre "X" et son père, j'opère - si on peut dire - le pont, compte tenu de mon rêve, et demande : "Comment votre père a-t-il été castré?"

Ça semble délirant ou pour le moins hardi! Or, c'est opératoire! et la patiente, tout à coup présente, alors qu'elle était dans un repli autistique manifeste, avec sa petite voix monocorde et feutrée, se "déplie" et m'expose l'aventure qui lui a été transmise par la famille, par son père en particulier, du ratage de l'expérience qui devait garantir à "X" la notoriété, et à son père le poste espéré, annulant son manque de diplômes. Histoire très longue! Il faudra trois ou quatre séances pour qu'elle puisse en faire le récit complet.

Il en ressort que "X" , savant très connu, devait mettre en place, à grande échelle, une expérience de laboratoire portant son nom, quelque part dans l'Atlantique, sur un bateau propulsé non par l'énergie atomique (ça n'existait pas), mais par de l'ammoniaque liquide dont son père avait fait la synthèse et avait gardé secrète la formule. (C'était justement-là sa monnaie d'échange à son manque de diplôme). Il s'agissait de placer un énorme conduit, soudé anneau par anneau, lesté de mâchefer, et de l'installer au fond de la mer pour l'expérience. Ce conduit était relié aux deux pôles par la sphère de montage et le bateau-expérience.

L'administration française ayant tardé à débloquent les crédits, comme d'habitude, la période devint mauvaise et les fonds marins agités. Le conduit céda. Deux possibilités se présentaient :

1. Lester plus, et terminer l'expérience, et ainsi rentrer en France en vainqueur, sauf à risquer une explosion si la sphère percutait le bateau;
2. Faire sauter la sphère, et accepter l'échec de l'expérience, avec ses conséquences pour "X" et ceux qui en espéraient la consécration. C'est le parti que prit "X". Cela marqua un tournant dans sa carrière, ruina les espoirs du père de ma patiente sur le plan social, et eut pour elle, au niveau psychique, les plus graves effets, dont toute sa vie fut marquée.

Peu après, elle m'apporta les photos du déroulement de cet échec de "X", de cette castration de "X", c'est à dire de son père.

Puis, nous passâmes à autre chose, mais, avant même cette confirmation par les photos, dès l'énoncé de ces événements, au cours des trois séances du récit, le délire du serpent de mer disparut définitivement.

Aussi, dans cette "forclusion secondaire" du serpent de mer, ne s'agit-il pas d'oubli. Rien n'était oublié. Mais rien ne pouvait être symbolisé touchant cet épisode, indice d'un problème

en étroite relation à la question de la castration ou de la non-castration du père, et conditionnant pour ma patiente - qui avait alors deux ans - son développement structural.

*

**

Oury dit, en boutade sérieuse, que la psychanalyse n'est qu'un cas particulier de la psychothérapie institutionnelle.

On peut l'entendre comme cela, et aussi que la psychanalyse de patients psychotiques n'est qu'une application particulière de la psychanalyse.

Alors peut être la problématique que je développerai à la suite de cet exemple peut-elle avoir un intérêt pour la réflexion institutionnelle, car on sait bien que la psychothérapie institutionnelle s'attache avant tout à mettre en place une prise en charge efficace des psychotiques.

Lorsqu'un analyste engage sa pratique avec un patient psychotique, la demande du patient est d'être libéré de son angoisse et de sa souffrance. Ce n'est pas dire pour autant que sa demande au thérapeute est que celui-ci le libère de tous ses symptômes.

Pour le schizophrène, le sentiment de ne pas être dans la même réalité que son interlocuteur est une source de souffrance, mais aussi un mode d'existence revendiqué par lui comme son univers sensible. Son discours est souvent de défendre cet univers contre toute atteinte de l'extérieur.

Le mode d'existence psychotique est soutenu par une structure psychique particulière, dont Freud et Lacan ont éclairé l'organisation.

Cette organisation est hétérogène à l'organisation psychique normale ou névrotique.

Cette hétérogénéité des structures rend la communication, au sens habituel du terme, problématique, car l'univers du discours avec un psychotique s'établit dans un monde où les repères symboliques ne font pas un réseau commun avec les signifiants de l'interlocuteur.

Or, l'analyse " traditionnelle " suppose une langue commune où le code est acquis pour les deux parties. Avec un psychotique, ce code n'existe pas .

Comment communiquer dans la cure, et établir un " tiers-lieu " qui sera parlé par les deux protagonistes, patient et thérapeute ?

Ce tiers lieu peut être défini à la fois par l'espace mis en forme par le code et vice-versa. Code et espace définissent un modèle instrumental

Leroi-Gourhan en donnait un exemple souvent repris par Oury : on ne peut couper du beurre avec un couteau en beurre, il faut du tranchant. C'est la différence de nature matérielle qui va définir l'ensemble instrumental qui va permettre l'opération de coupure. Et c'est aussi un ensemble instrumental particulier qui permet l'opération de séparation et de trancher le lien dans une relation dite fusionnelle.

Ce n'est pas simple, et nécessite l'acceptation d'un code de représentations sur lequel asseoir le dialogue; ce qui, à un profane, peut faire apparaître ce " tiers-lieu " entre l'analyste et son patient comme délire à deux, ou, pour le moins, un tiers-lieu dont tout tiers est exclu. C'est un espace antérieur à une symbolisation, sorte de chora sémiotique, où ce qui viendrait en tiers, c'est le code, permettant alors l'intervention d'un "tiers quelconque", en plus de l'analyste, mais ceci dans un deuxième temps.

Comment travailler à la mise en place de ce "tiers-lieu", lieu de rencontre entre l'analyste et son patient?

- soit par les méthodes " projectives de l'image du corps », comme celles de Gisela Pankow avec les modelages (mais il y en a d'autres).

- soit dans le discours et dans l'économie quotidienne, par l'utilisation d'un espace métonymique d'intervention, déplaçant l'énergie mobilisée par la demande sur des investissements possibles, permettant que les symptômes se distancient;

- soit par l'accueil de "signes" du sujet, en référence à son code délirant : objets divers ayant un sens différent selon le moment de la communication avec l'analyste, et manifestant des phases distinctes de son travail analytique. (Il est entendu que le sens de l'objet apporté dans une cure sous forme de "cadeau" a un sort différent selon qu'il s'agit d'une cure de névrosé ou de psychotique - du moins en général.)

Donc, l'établissement de ce " tiers-lieu" permet, grâce au transfert, et en même temps qu'il soutient celui-ci, qu'apparaissent dans la cure des "figures du réel" : hallucinations et délires, en particulier, auxquels l'analyste n'aurait pas accès autrement. Car, à ce moment, ils sont non pas subis et traduits, mais énoncés, et dits à celui-ci.

L'établissement du transfert, massif comme dans tout traitement de psychotique, va subir les avatars de la structure, et être un empêchement à la cure; mais pour d'autres raisons que dans un traitement de névrosé : Dans la névrose de transfert, le transfert est parfois difficile à mettre en évidence. Dans la psychose, le transfert résiste également à la mobilisation; l'investissement est massif, indifférencié, et au début de la relation, ne répète rien d'autre qu'une modalité de relation symbiotique. Le vécu d'identification fusionnelle, la prévalence de l'identification narcissique bloquent l'échange. Pour qu'il y ait communication, il faut qu'il y ait hétérogénéité d'expériences (symbolisées, mises en code, mémorisées). Ainsi les difficultés de communication dans la cure avec les psychotiques sont-elles doubles :

- pas de réseau signifiant commun à partir duquel les expériences vécues puissent être échangées (échanges de signifiants; métaphores en acte)

- résistance à acquérir ce réseau commun minimum (résistance à mettre au compte de la structure et du type de relation symbiotique dans le transfert). Il en résulte une difficulté à établir le lieu de l'analyse, où le sujet, hors champ, puisse être compris, entendu, là où il ne parle pas.

*

**

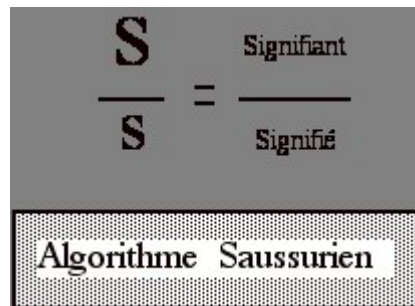
Dans une analyse de névrosé, ce mouvement de représentation du sujet à lui-même, par la découverte des signifiants qui le désignent - dans les lapsus, les rêves ou les associations -, est le moteur de la cure. C'est la mise en acte du processus métaphorique indiqué par Lacan :

"Un signifiant représente un Sujet pour un autre Signifiant"

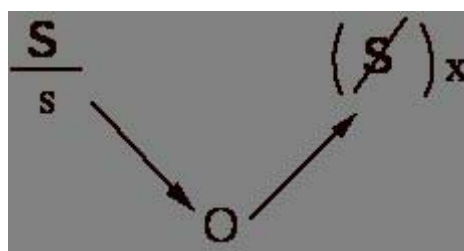
dont l'algorithme pourrait s'écrire (depuis Lacan, et en utilisant que trois termes au lieu des quatre de sa démonstration développée.)



au lieu de

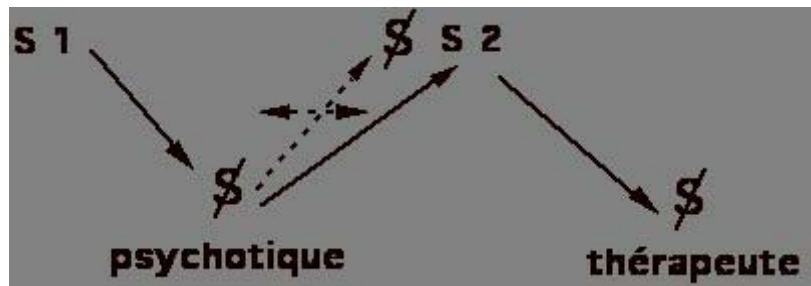


Cette écriture fonctionne chez le névrosé, où le code est constitué dans le langage par les signifiants (S1, S2,etc), qui peuvent glisser métaphoriquement ou métonymiquement en gardant leur place à la faveur de ce glissement . Pour le psychotique, un signifiant représente le Sujet pour le Sujet, c'est-à-dire pour un réseau conjoncturel à son code délirant :



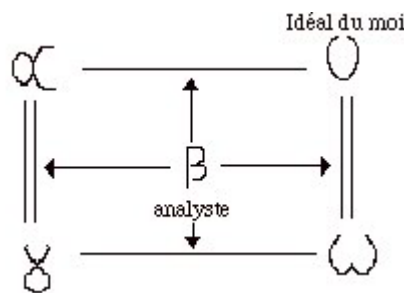
Dans le délire, en effet, le Sujet est décentré vers "quelqu'un" pour qui tout peut faire signe.

En reprenant la définition du signe Saussurien, Signifiant/ Signifié :



Je rappelle, pour mémoire, la définition du Signe dans l'intersubjectivité, toujours selon Lacan :

"Un Signe représente quelque chose pour quelqu'un"



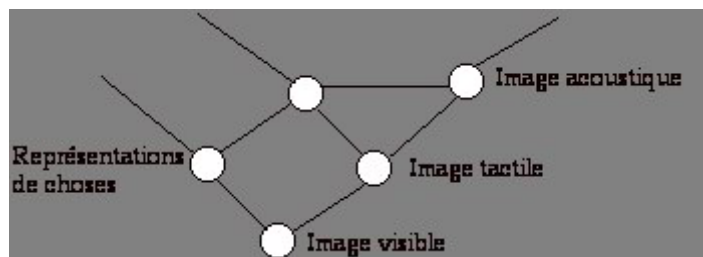
Le quelqu'un, c'est d'abord la présence de l'Autre. Pour le psychotique, l'Autre est forcément mal intentionné, et le sujet perçoit sa mauvaise intention. Dans le désir de repérer cet Autre, va se faire un processus d'attribution et de différenciation; C'est d'abord une indifférenciation plurielle, "on", "ils", puis l'attribution au persécuteur se précise, et se singularise, c'est "il", ou "elle", puis la qualité : la "voix se l'agent de police", ou "le charcutier", puis c'est la reconnaissance : c'est "Mr Untel", ou "ma belle-mère" etc...

Pour rétablir la métaphore, si tant est que cela soit possible, il faut que le signifiant proposé à l'échange métaphorique vienne d'ailleurs, ne puisse pas être repris dans un signe et donc échappe à la capture délirante, afin que s'inscrive le procès :



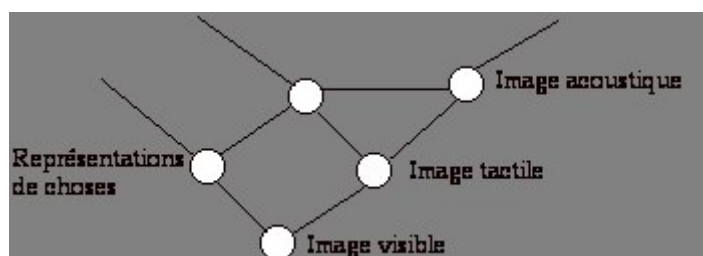
L'hypothèse que ce signifiant (S2) vient, dans le transfert - après l'établissement du tiers-lieu dont j'ai parlé -, de l'espace psychique du thérapeute se soutient de mon expérience clinique de nombreuses années , du témoignage d'autres praticiens, même si la théorisation de leur expérience clinique ne s'appuie pas sur la même hypothèse ; pour ne citer qu'eux : Searles, J.Oury , J.Bigras ,ainsi que le génie particulier de certains de mes élèves à l'Université, par exemple l'excellent travail clinique de Pierre-Maxence Bibié, qui, j'espère , sera publié un jour.

Donc, ce que j'appelle "trans-inscription" peut être une des formes de ce qu'on nomme, sans plus de détail , "communication d'inconscient à inconscient". Cette communication se situerait dans l'inscription exacte de la représentation du Sujet psychotique par un signifiant du thérapeute. Signifiant représentant le Sujet du thérapeute dans ses propres chaînes associatives, repérables dans l'exemple donné, par le rêve de la Castration de "X".

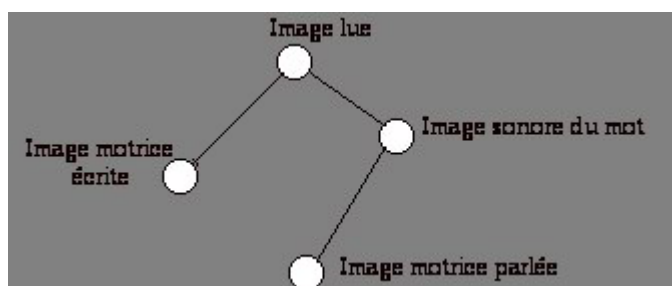


Ce passage suppose que le transfert établisse une communication trans-individuelle passant au-delà du représentable, et qui déborde tout le procédé moïque réducteur compréhensible. La compréhension, de même que l'illusion psychotique agissant comme méconnaissance. (Ceci dans le prolongement des travaux de Lacan).

Si on appelle "figures du réel" ces productions qui ne peuvent être symbolisées en référence à un code personnel :



en raison même de l'impossibilité, chez le psychotique, de l'inscription du deuxième moment de l'écriture .



On va se trouver, par l'inscription d'un signifiant du thérapeute, dans un code trans-individuel, faisant intervenir l'Inconscient de celui-ci, devant les effets de cette inscription sur ces figures.

Que constate-t-on? Que ces "figures du réel"(ici le délire du serpent de mer) disparaissent du fait même de cette inscription, comme elles seraient non advenues si cette inscription avait pu s'opérer chez le Sujet lui-même, sans l'intermédiaire de l'autre.

En effet, cette non advenue indique habituellement que l'opération d'inscription du réel dans un registre symbolique propre au Sujet, et conforme au code commun (A), a fonctionné; que la "métaphore du Nom du Père" s'est établie au décours de l'Oedipe, faisant la barre à la psychose. Lorsque cette métaphore ne s'établit pas, le processus qui remplace cette opération est dit par Lacan : "forclusion du Nom du Père", et se manifeste par le défaut d'une inscription symbolique fondamentale et l'apparition , dans le réel, de ce qui n'a pas été symbolisé, et que j'ai appelé "figures du réel"(délire et hallucinations, en particulier), car elles

ont maille à partir avec la représentation. Je n'indique ceci que pour mémoire, car cette partie des travaux de Lacan est fort connue et abondamment vulgarisée.

Ces figures du réel (comme le délire paranoïde du serpent), sont la conséquence de ce défaut d'inscription dans la structure du Sujet, que Lacan a appelé forclusion. C'est pourquoi, j'ai proposé de nommer "forclusions secondaires" ces figures signant et traduisant le processus de forclusion, et "candidates", si on peut dire, à l'inscription et donc à la disparition comme telles, dont j'espère vous avoir montré qu'elle est possible par le mécanisme de trans-inscription évoqué plus haut.

Je vous ai commenté l'histoire du serpent de mer pour illustrer mes propos et l'ouverture théorique qu'ils peuvent inaugurer.

Mais j'ajouterai qu'ils ne peuvent être à l'origine d'aucune "méthode de traitement". Par définition, non transmissible, non maîtrisable, comme toute manifestation de l'inconscient, tout au plus, un procès de cet ordre peut-il être utilisé dans une analyste individuelle ou dans un contexte institutionnel analytique, quand l'analyste ou le soignant a l'occasion de le saisir, au bénéfice de son patient et de la recherche psychanalytique.